

A B D E L A Z I Z B A R A K A S A K I N

LA PRINCESSE
DE ZANZIBAR

*Roman traduit de l'arabe (Soudan)
par Xavier Luffin*

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

La couverture de *La Princesse de Zanzibar*
a été créée par David Pearson.

Titre original :

سماهاني

© Abdelaziz Baraka Sakin.

© Zulma, 2022, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *La Princesse de Zanzibar*
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr

Z

L'ENFER

« Le matin, à six heures quarante-cinq, nos hommes aperçurent en sortant un amoncellement de cadavres, il y en avait plus de six cents, à terre avec leurs armes ; innombrables étaient les lances, les flèches, les arcs, les tambours, les haches de guerre abandonnés. Nous nous reposâmes un peu, mais voilà que vers huit heures du matin, des indigènes en grand nombre firent mine de nous attaquer de nouveau ; ils avaient visiblement peur. Nous les laissâmes approcher du boma mais il ne se passa pas sept minutes avant qu'ils ne prennent la fuite, laissant derrière eux cent cinquante morts, tandis que, de notre côté, nous n'avions que des pertes légères, deux seulement de nos hommes ayant été tués. Pendant plus de deux heures nous les poursuivîmes, puis les nôtres rentrèrent au boma. »

Le sorcier dénommé Harut était parvenu à déterminer l'âge du Sultan récemment béni de Dieu : 54 ans, deux mois, une semaine, trois jours et cinq heures. Ce nom sacré – Harut – lui aurait été donné par le Sultan Suleiman bin Salim en personne, en souvenir de Harut et Marut, les deux anges célèbres pour leurs pouvoirs magiques et leur manière de jouer avec les âmes. Selon Harut, ce décompte était primordial : il correspondait à l'âge de Satan lorsqu'il refusa l'ordre divin de se prosterner devant Sa créature, faite d'argile tirée des marais du paradis, le dénommé Adam, ou encore l'Humain selon une autre version, prétextant qu'étant lui-même une créature de feu et l'Humain une créature d'argile, ils étaient bien trop différents. Il n'est pas nécessaire de rappeler qu'à l'origine Satan gouverne les institutions de sorcellerie sur Terre, et donc aussi en enfer, comme il est dit dans le *Livre du Grand Jaljalut*, ainsi que dans quelques textes africains rédigés en guèze ancien découverts dans les grottes du haut-plateau éthiopien, non loin de la ville de Gondar.

Pour qui est rompu aux mystères de la numérogie, celui qui obtient cette combinaison peut vivre jusqu'à cinq fois l'âge que Dieu lui a attribué sur la Table Bien

Gardée alors qu'il n'était encore qu'un embryon dans le ventre de sa mère, un simple mot dans l'esprit du Seigneur, mais le secret ne doit jamais être révélé, le Sultan doit tenir caché son âge véritable et ne jamais l'écrire, il doit même tromper ses compatriotes et jeter le trouble sur son âge réel. C'est l'une des révélations que l'on trouvera dans ce récit, où est amplement abordée la biographie du Sultan Suleiman bin Salim récemment béni de Dieu, le seul et éternel souverain de Zanzibar – des îles d'Unguja et de Pemba, de toutes celles sises entre elles et dans les environs, ainsi que de la côte qui s'étire sur le continent. Selon ses propres dires il règne sur les cieux et tout ce qui s'y trouve à l'exception de Dieu, et sur la Terre dans son entièreté à l'exception de la Chine, en raison de sa situation géographique.

Mais le narrateur aimerait aussi parler un tout petit peu plus de l'endroit où se déroule ce roman et des histoires qui l'entourent : en l'an 1652, d'imposants voiliers venus d'Oman mouillèrent au large de l'île qu'en des temps reculés on appelait en swahili Unguja et qui se nomme désormais Zanzibar. Ce nom – Zanj-i Bar – lui avait été donné par des marins persans – à la fois ivrognes, amants et poètes – arrivés par hasard quelques centaines d'années plus tôt. Ils avaient été surpris d'y rencontrer des hommes à la peau noire, d'épaisses forêts, des animaux sauvages, des arbres d'où suintait de l'alcool, ainsi qu'une sorte de mouche nocturne aspirant le sang, qu'on appelle aujourd'hui l'anophèle. Pour une raison ou une autre, ils ne se plurent

pas en cet endroit et s'en retournèrent donc en Perse, emportant avec eux les histoires fantastiques qu'ils avaient échafaudées, et auxquelles ils avaient fini par croire, à propos de cette île et de ses habitants noirs, d'autant plus fantastiques que la barrière de la langue et la peur mutuelle séparaient les deux peuples. La seule chose qu'avaient laissée les marins persans était cette expression, Zanj-i Bar, que les langues, les humeurs, les époques et les idiomes refaçonnèrent à leur guise jusqu'à engendrer à la fin ce mot : Zanzibar.

Les imposants navires omanais transportaient à leur bord de pauvres soldats, des commerçants aventuriers et quelques marins qui ne reprendraient sans doute plus la mer, car tous savaient que ce voyage était sans retour. C'est en tout cas ce que leur avait dit le chef militaire : « Peut-être vos fils reviendront-ils un jour à Oman, métissés, si vous parvenez à combattre l'ennemi avec assez de force pour conquérir ce paradis que je vous promets, avec son opulence et ses houris à la peau noire – ou l'enfer où vous brûlerez si vous vous montrez hésitants. » Par ennemi, il entendait les indigènes que l'imagination des premiers voyageurs avait dépeints comme des sauvages, des cannibales, de maudits sorciers. Quant aux Portugais, venus sur ces terres africaines et les îles proches en quête d'or, d'argent et de diamants, ils étaient surtout occupés à chasser pour récupérer des peaux et des défenses, à récolter des herbes pour leurs onguents et autres potions magiques, à faire l'amour à des Africaines aux belles croupes, ou pas d'ailleurs, à jouer aux cartes et à boire le vin de

palme que fabriquaient les indigènes, enfin à propager la religion du Messie, notre Père qui est aux Cieux, provoquant avec les encombrants indigènes de petits conflits inégaux qui se terminaient en règle générale par la mort de ces derniers ou leur mise en esclavage.

On peut dire que l'armée omanaise surprit tout le monde, indigènes et Portugais, que ce soit par sa taille, sa préparation et son esprit guerrier, sa puissance et sa foi. Les Portugais furent contraints de se replier aux confins du continent africain, très à l'intérieur des terres, dans ce qui s'appellerait l'Angola, laissant la côte et les îles à la puissance arabe, forte d'armes redoutables, dont la plus terrible était l'absence d'espoir d'un retour en arrière. C'était là une arme invincible, déjà employée dans le passé par le Berbère Tariq bin Ziyad lorsqu'il conquiert la péninsule ibérique. Quant aux indigènes africains, ils devinrent le bois de chauffe dont les Omanais se servaient pour cuire leur repas sur cette terre promise, Unguja, capitale du Sultanat de Zanzibar.

Le narrateur aimerait également vous proposer un passage des *Mémoires* de Salima Bint Saïd, plus connue en Allemagne sous le nom d'Emily Ruete, la fille du plus célèbre des Sultans de l'Hadramaout ayant régné sur Zanzibar. Elle s'enfuit du palais de son père en 1867 en compagnie du commerçant allemand Heinrich Ruete, qu'elle épousa à Berlin où elle termina sa vie avec lui. Ses *Mémoires* sont l'une des sources historiques de ce roman, mais bien sûr vous pouvez aussi, si vous le désirez, sauter ce passage et aller directe-

ment au premier chapitre intitulé « La fille tombe amoureuse ».

Le narrateur a donc choisi le passage suivant du livre de la princesse :

« L'intervention des Européens dans les différends des Arabes avec leurs esclaves ne laisse pas d'être souvent maladroite et blessante. Un jour, un notable de Zanzibar, dont la maison était tout près de celle du consul de France, eut à infliger à son esclave insoumis une punition méritée. Lâche et douillet comme tous les nègres, celui-ci se mit à pousser des cris déchirants, provoquant ainsi l'intervention assez hautaine du consul. Or, ce fonctionnaire n'était pas précisément qualifié pour ce rôle d'apôtre, et le principe *Faites ce que je dis, pas ce que je fais* était de ceux qu'il pratiquait. Il vivait avec une esclave noire qu'il avait achetée et dont il eut une fille noire comme du jais.

Il est évident qu'une telle démarche était malvenue de sa part, ce que l'Arabe ne se fit pas faute de lui faire remarquer, disant que chacun doit s'occuper de ses affaires sans s'inquiéter de celles d'autrui. » (*Mémoires d'une princesse arabe*, p. 240.)

Il serait bon que le lecteur prenne aussi connaissance d'un passage tiré de l'autobiographie de Hamad bin Muhammad bin Juma al-Murjabi, né en 1840 et décédé de la malaria en 1905, plus connu sous le nom de Tippu Tip, d'après le bruit d'une balle qui siffle, et que les Africains surnommaient aussi le Léopard. C'était l'un des cruels chefs omanais dont la vie est évoquée ici, même si, comme vous le découvrirez,

l'Histoire est assez imprécise à son propos comme à propos des autres. Mais le roman ne s'intéresse pas à l'Histoire, il s'intéresse à l'humain.

« Le matin, à six heures quarante-cinq, nos hommes aperçurent en sortant un amoncellement de cadavres, il y en avait plus de six cents, à terre avec leurs armes ; innombrables étaient les lances, les flèches, les arcs, les tambours, les haches de guerre abandonnés. Nous nous reposâmes un peu, mais voilà que vers huit heures du matin, des indigènes en grand nombre firent mine de nous attaquer de nouveau ; ils avaient visiblement peur. Nous les laissâmes approcher du *boma* mais il ne se passa pas sept minutes avant qu'ils ne prennent la fuite, laissant derrière eux cent cinquante morts, tandis que, de notre côté, nous n'avions que des pertes légères, deux seulement de nos hommes ayant été tués. Pendant plus de deux heures nous les poursuivîmes, puis les nôtres rentrèrent au *boma*. » (*Autobiographie de Hamed ben Mohammed el-Murjebi Tippo Tip*, p. 52.)

LA FILLE TOMBE AMOUREUSE

L'Indien se rassit sur son siège, essoufflé ; dans un geste de fureur, il déchira la photo du modèle européen en mille morceaux qu'il jeta par terre, avant de sursauter, ulcéré par l'éclat de rire moqueur qui s'échappait à gorge déployée du morceau de chair noire enchaîné près du soufflet. Garun lui lança un regard mauvais qui lui transperça le cœur et lui fit ravalier son rire. À la fin de la journée, le vieil Indien, encore sous le coup de la colère, ne manqua pas d'apposer deux nouvelles marques au fer rouge, généralement utilisé pour donner forme à l'argent, sur le dos du Noir, lequel ressemblait à un vieux filet de pêche à force de recevoir brûlures et coups de fouet.

La princesse récemment bénie de Dieu adorait les effluves qui s'échappaient du marché, mais celle qui l'enivrait le plus était l'odeur de la noix de coco en train de pourrir, lorsqu'elle se mêlait à celles du clou de girofle, du gingembre frais et du citron, et qu'elle venait caresser ses narines délicates. Elle aimait aussi les couleurs des mangues appétissantes, du jaune foncé au vert, en passant par le doré, le rose et plein d'autres nuances, toutes ces teintes lui rappelant son enfance heureuse, la folie des jeux dans les champs, la chasse aux insectes, aux oiseaux et aux singes agiles, mais aussi l'étonnante palette de couleurs de ses seins en train de croître. La princesse récemment bénie de Dieu pouvait suivre ces senteurs jusqu'aux étals de légumes ou aux boutiques de parfums et d'huiles précieuses flanquant l'allée qui coupait le marché en deux ailes, occidentale et orientale, pour finir au marché aux esclaves, mais son nez finissait toujours par la mener au tas de soufre que le vieil orfèvre indien utilisait pour traiter l'argent et l'or brut.

Sa passion pour les bijoux était devenue addictive depuis que son querelleur de mari avait accepté de ne pas prendre d'autre épouse qu'elle et de vendre ses

nombreuses esclaves, la belle Grecque, les deux Éthiopiennes sensuelles, l'Ungujienne à la belle croupe, la Copte qui se distinguait des autres par son humeur changeante et cette folie qu'il aimait tant, les deux Indiennes volubiles aux petits seins ronds comme des oranges, et l'étrange enfant slave achetée récemment à Oman – on racontait qu'il s'agissait d'une djinn, même si le vieux marchand d'esclaves omanais lui avait certifié qu'il l'avait capturée dans l'océan Indien.

Elle les détestait et les jalousait toutes, si elle avait pu leur faire boire son urine, elle l'aurait fait : « Elles emplissent le palais de vacarme et de débauche, ces filles dépravées venues des quatre coins du monde, de toutes les couleurs, je les hais, je les hais, je les hais ! Maudites soient-elles, et lui aussi, et moi avec ! Grâce à l'argent de leur vente, je m'achèterai des vêtements, des bracelets et des chaussures. » Elle voulait se venger d'elles, mais son but ultime était de devenir encore plus désirable aux yeux de son époux qu'elle n'avait pourtant jamais aimé, elle voulait l'entourer de désir, de beauté, se parer de chacune de ces traînées lubriques comme d'un bijou, comme si inconsciemment elle voulait être toutes ces femmes à la fois et jouir de leur avilissement, tout en sachant parfaitement que son époux aimait le trône plus qu'il ne l'aimait elle.

La princesse récemment bénie de Dieu adorait le brouhaha du marché, les cris des vendeurs ambulants, les clochettes des négriers du marché aux esclaves, le retentissement soudain de l'appel à la prière, le braiement des ânes des commerçants, le vacarme des for-

gerons, le crissement des scies en train de pénétrer le bois, le bruit sourd des pilons que frappent les esclaves africains de leurs mains sèches, usées et tristes, le cri des chèvres destinées à être égorgées au marché au bétail, derrière l'abattoir et le marché aux légumes. Mais ce qu'elle aimait par-dessus tout, c'était la voix d'Uhuru, une jeune chanteuse d'Unguja – plus encore que l'étrange et vague musique des chanteurs que son père avait envoyés se former en Égypte. Elle aimait aussi observer les vieillards qui mendiaient dans les ruelles ou au beau milieu de l'allée, ne recevant pour seule pitance qu'un fruit gâté ou quelque légume pourri, ces anciens esclaves affranchis une fois devenus inutiles, incapables de fournir un quelconque travail pour leurs maîtres, devenus des fardeaux qu'il aurait fallu nourrir et soigner sans contrepartie. Mais ce qu'elle préférait, c'était la musique d'Uhuru, l'Africaine libre de l'île d'Unguja.

Elle aimait les chansons sauvages d'Uhuru, le rythme effréné de son tambour à trois pieds, la liberté nonchalante qu'elle avait de laisser sa poitrine découverte, elle s'émerveillait de ses seins qui l'emplissaient en même temps de jalousie, deux seins dressés et noirs comme des fruits fantastiques sur lesquels l'obscurité aurait déteint, qu'elle n'avait de cesse d'admirer, sans honte, les yeux écarquillés et malicieux derrière le voile transparent qui couvrait son visage, deux seins qu'aucun homme, aucun djinn n'avait jamais touchés, que même en imagination son insolent mari n'avait pu approcher. Uhuru se tenait toujours à l'angle du

marché aux esclaves et de celui des joailliers indiens qui, sous leurs gigantesques turbans, recelaient tant de paroles habiles et de belles phrases pour marchander et soutirer l'argent des acheteuses. C'est là que se tenait la belle, presque nue, à peine vêtue d'une jupe en cuir de chèvre. « Mon pays est le paradis des colonisateurs et l'enfer des indigènes. » Ce n'était pas la chanson préférée de la princesse récemment bénie de Dieu, parce qu'elle la trouvait hostile et qu'elle lui faisait un peu honte, elle la tolérait cependant. Elle aimait aussi le rythme d'une autre chanson, malgré des paroles terriblement dures, Uhuru y décrivant l'attaque de son village par les négriers, le viol des femmes et des jeunes filles – elle en connaissait les paroles par cœur, en swahili avec l'accent de la tribu des Kaymondi :

*Dissimulée entre les arbres,
Je prends mon repas...
Un garçon est venu à la maison,
C'est le père de l'enfant...
Les hommes sont partis chez les Nyamwezi,
Et moi je les observe...
Un homme avait de nombreuses filles,
Un autre désirait chacune d'entre elles...
Il les a choisies, et les a préparées,
Seule une femme enceinte est restée...*

Juste après ce refrain, la chanteuse se mettait à danser. La princesse récemment bénie de Dieu lui jetait alors une poignée de thalers Marie-Thérèse d'Autriche,

puis Sundus, l'eunuque à son service, tirait le bât de l'âne sur lequel elle trônait avec majesté, telle une princesse kouchite du temps de Salomon le Sage, couverte de sa parure d'or, de sa djellaba ample et de son kingo, pour l'emmener à la boutique du célèbre bijoutier indien, le dénommé Garun. Elle les lui jetait de loin, car on raconte que quiconque toucherait Uhuru l'experte en magie noire serait maudit, c'est l'une des raisons pour lesquelles les chasseurs d'esclaves l'avaient épargnée, eux qui ne voient pourtant en chaque être humain que sa valeur marchande. La jolie chanteuse ramassait aussitôt les thalers et les rangeait dans une poche secrète cousue sous la jupe en cuir de chèvre qui cachait tout juste ses parties intimes, avant de la remercier : *Absante sana*.

La princesse récemment bénie de Dieu n'aimait guère voire la jeune fille danser, car lorsqu'elle se mettait à remuer sauvagement elle paraissait encore plus nue et sensuelle, laissant voir de manière honteuse ce qui se cachait sous sa jupette en cuir de chèvre bon marché, tanné à l'acide. Elle n'aimait pas davantage les marins sans le sou, ses compatriotes vicieux, les vieillards chassieux qui pensaient que ce spectacle en plein jour améliorerait leur vue, ni la multitude d'ivrognes et de bandits qui s'attroupaient autour d'elle pour jouir de tout sauf de sa danse. La chanteuse quant à elle continuait de danser comme un guerrier endiablé, comme un derviche possédé, comme un oiseau de proie fondant sur un lapin sauvage, tout en s'efforçant de cacher ses parties intimes de ces regards impor-

tuns : « Je déteste ce numéro de charme honteux, tsss... Elle se protège avec cette danse et ce spectacle frénétique. » La légende qu'elle avait elle-même tissée et qui l'avait sauvée des négriers la protégeait aussi de la lubricité des hommes, exacerbée par leur consommation de gingembre et de clous de girofle tout autant que par les lois et coutumes qui leur accordaient de posséder autant de femmes et de jeunes garçons que l'exigeait leur appétit sexuel. Voici ce que dit sa légende :

« Quiconque me touchera... sera aussitôt habité par Satan, par un énorme djinn invisible et sans visage qui viendra se glisser dans son crâne. Il y restera, et même le plus habile des sorciers ne pourra l'en déloger, même pas l'un de ceux qui vivent dans les grottes lointaines et qui jeûnent, immobiles, sans même respirer...

Que celui qui veut essayer tente sa chance, que celui qui veut me vendre aux navires qui traversent l'océan vers le pays des Blancs essaie donc...

Que celui qui veut ôter de ma taille la jupe en cuir de chèvre essaie lui aussi, s'il veut absolument être possédé par ce djinn invincible : maintenant, je vais exécuter pour vous la danse du diable que vous craignez tant, celui qui brûlera vos âmes comme le feu consume les herbes sèches. »

C'est ainsi qu'avec un peu de malice et beaucoup de mensonges invérifiables, elle avait réussi à conserver sa liberté.

Garun le joaillier indien, si fin, si précautionneux et si généreux dans ses comptes – du moment que cette générosité lui permettait à la fin de doubler ses

gains –, attendait la princesse, comme chaque premier samedi du mois lunaire, le jour du marché aux bijoux, le jour tant attendu où accostaient les énormes navires venus du pays des Francs, ramenant les dernières tendances en matière de robes et de parures telles que les portaient les jeunes filles civilisées du pays des Blancs.

La boutique du joaillier indien était assez petite, elle contenait toutefois tous les outils nécessaires à sa profession. Tapi dans un coin se tenait un esclave en train de manier le soufflet, c'était un homme aux cheveux épais, tout en muscles, le torse large et glabre, à moins que ses poils ne soient cachés sous les cendres et la crasse. La partie inférieure de son corps était dissimulée par un bout de cuir marron bien sale, il travaillait en silence, de temps à autre ses grands yeux exorbités regardaient dans toutes les directions sans qu'il s'interrompe. Il fixait Sundus, tout propre et net, vêtu d'habits de qualité, soyeux, multicolores, portant aux oreilles de grands anneaux en or. « C'est qu'il a la belle vie, le pauvre petit eunuque ! Tandis que moi, je ne suis qu'un morceau de chair noire, tout sale, retenu par des chaînes en fer dont les montants sont fixés si profondément dans le sol que même le plus costaud des éléphants ne pourrait les déloger. »

Sur les nombreuses étagères de la boutique de l'Indien étaient disposés quantités de petits coffrets bien fermés, parfaitement rangés les uns à côté des autres. Il y avait aussi des peintures à l'huile représentant des divinités hindoues, notamment une de Shiva en train de danser, sur le mur juste en face de la porte pour

qu'on la voie dès qu'on pénétrait dans la pièce, ainsi que la Sourate de l'Aurore écrite en lettres d'or, suspendue au-dessus d'un énorme coffre fermé par un cadenas. Juste derrière la chaise de l'Indien se trouvait l'arbre généalogique du Sultan, le père de la princesse récemment bénie de Dieu, conformément à un ordre du Sultan Suleiman bin Salim lui aussi récemment béni de Dieu qui en rendait l'affichage obligatoire dans chaque boutique, chaque palais.

Garun l'attendait donc, muni de tout ce qui pourrait la pousser à lui acheter quelque chose : des bijoux et des histoires – des bijoux très rares, venus d'au-delà des mers et des océans reculés, aux confins du monde, des bijoux qu'il avait acquis pour elle seule, que lui avait envoyés un vieux joaillier français en personne. Elle savait qu'il mentait, mais elle avait envie de le croire, besoin d'entendre ses mensonges, ses balivernes merveilleuses, ces histoires idéales pour attiser la jalousie de ses amies prétentieuses. Elle était prête à payer quelques thalers de plus pour ces histoires, le bijou en était d'autant plus précieux. C'est peut-être même ce qu'elle préférait, ces mensonges, ces fabulations qu'il tissait à propos des bijoux, leur origine, leur histoire, leur qualité et leur beauté, et la somme qu'elle lui payait équivalait d'ailleurs au prix du bijou, bon marché et commun, plus son histoire. Elle s'offrait de quoi attiser l'envie et la jalousie de ses pauvres amies, des femmes et des filles appartenant à la classe des riches propriétaires terriens, commerçants d'esclaves et négociants en clous de girofle, elle dépensait ses thalers

en échange de leurs profonds sanglots, espérant qu'il lui trouve cette histoire, et qu'elles en meurent d'envie et de jalousie. Mais cette fois-ci Garun lui avait préparé une surprise de taille. Il sortit d'un coffret couvert de dorures la petite photo d'une dame européenne vêtue d'une robe en soie, prenant la pose comme un paon déployant sa propre beauté et la majesté de sa présence dans un univers que Dieu n'avait créé que pour son joli plumage, son orgueil incomparable et sa folie. Mais tout cela était sans importance, comme il le lui dit, ce qui comptait c'était le collier rare et précieux qui parait le cou de la dame – il le lui montra de son doigt orné d'une grosse bague en or sertie d'un imposant diamant, véritable selon lui.

— C'est le collier de la Duchesse de Padoue, la princesse des princesses comme on la surnomme, je suppose que vous en avez entendu parler.

La princesse récemment bénie de Dieu lui répondit tristement :

— Non, hélas je n'en ai jamais entendu parler, qui donc est la Duchesse de Padoue ?

Il répondit en rangeant précautionneusement la photo :

— C'est une dame de la bonne société italienne, toute l'Europe en est folle, les plus grands poètes italiens et anglais la vénèrent, des volumes entiers de poésie ont été écrits à son sujet, des chansons aussi, dont une que même les marins d'ici connaissent.

La princesse récemment bénie de Dieu poussa un soupir d'étonnement.

Encouragé à poursuivre, il effleura le coffret du bout de ses doigts fins et dorés, à la manière d'un voleur expérimenté, avant d'en sortir un étincelant collier qu'il présenta très professionnellement à la princesse récemment bénie de Dieu :

— Voici le collier qui ornait le cou de la Grande Duchesse Mariana, rare, unique, constitué de véritables saphirs, ce qui brille là au centre c'est un diamant noir, c'est encore plus rare que le lait de moineau ou l'urine d'ange.

Elle avança la main pour l'examiner :

— Comment l'avez-vous obtenu ?

Il répondit en souriant, ses vieilles dents jaunies et pourries semblant briller comme de l'or pur :

— Les pirates, les pirates, ô princesse récemment bénie de Dieu, les pirates peuvent tout. En Inde, on dit que ce sont les pirates qui ont amené les mers et les océans, alors le collier de la Duchesse Mariana, vous pensez bien... Haha !

La princesse récemment bénie de Dieu sourit derrière son voile transparent, si bien que même l'esclave de Garun qui manipulait le soufflet put apercevoir depuis sa place la blancheur de ses dents.

Elle contemplait le collier avec un appétit évident, une véritable gourmandise, le sang irriguait ses veines, les battements de son cœur redoublaient, elle tentait de retenir un doux liquide tiède coulant entre ses cuisses.

Oui, l'histoire était excellente, elle conduirait peut-être à la mort d'une ou deux femmes prêtes à se trancher la gorge, l'odeur du soufre brûlant enflammait

son désir, son corps dissimulé par l'abaya était comme pris de folie, elle voulait ce collier. Les éclats de rire moqueur de l'Indien sous son grand turban faisaient trembler le tableau de Shiva et les versets coraniques suspendus au mur.

— Le prix de ce collier est de mille thalers Marie-Thérèse.

Elle hurla de stupeur :

— Combien ?

Il répéta avec un petit sourire :

— Mille thalers Marie-Thérèse seulement, parce que vous êtes une cliente exceptionnelle.

« Bien, ce collier est somptueux, l'histoire qui l'accompagne est surprenante et rare, mais il ne peut pas me vendre une fable à un tel prix. » Elle se leva du confortable fauteuil qu'il lui avait présenté lorsqu'elle était entrée dans sa boutique, et dit avec aplomb :

— Cinq cents thalers, pas un sou de plus.

Puis elle se tourna vers Sundus, affairé derrière elle à chasser mouches et moustiques de ses habits à l'aide d'un éventail de feuilles de palmier :

— Donne-lui deux cent cinquante thalers.

Terrifié, l'Indien hurla :

— N'as-tu pas dit cinq cents thalers à l'instant ?

Elle ordonna alors à Sundus, toujours occupé à chasser les mouches qui s'entêtaient sur les vêtements de la princesse récemment bénie de Dieu :

— Donne-lui cent thalers.

— Madame la princesse récemment bénie de Dieu, ce n'est pas juste !

— Donne-lui cinquante thalers, pas plus.

Sundus se mit à extraire les thalers d'une vieille bourse en cuir, se concentrant pour choisir les plus vieux, ceux dont les contours étaient usés.

L'Indien se tut, il compta la somme plusieurs fois avant de la ranger dans l'une de ses grandes caisses, puis il déposa le précieux collier dans un petit coffret qu'il tendit à la princesse récemment bénie de Dieu. Elle le remercia et sortit en tentant d'étouffer un rire derrière son voile.

L'Indien se rassit sur son siège, essoufflé ; dans un geste de fureur, il déchira la photo du modèle européen en mille morceaux qu'il jeta par terre, avant de sauter, ulcéré par l'éclat de rire moqueur qui s'échappait à gorge déployée du morceau de chair noire enchaîné près du soufflet. Garun lui lança un regard mauvais qui lui transperça le cœur et lui fit avaler son rire. À la fin de la journée, le vieil Indien, encore sous le coup de la colère, ne manqua pas d'apposer deux nouvelles marques au fer rouge, généralement utilisé pour donner forme à l'argent, sur le dos du Noir, lequel ressemblait à un vieux filet de pêche à force de recevoir brûlures et coups de fouet.

LE PÈRE POSSÈDE TOUT

Puis il péta, ce qui signifiait que Mutii devait apporter sa pelle à merde et l'eau de rose pour nettoyer le cul de son maître dès que l'étron apparaîtrait tandis qu'il se tenait assis sur une chaise percée métallique, comme un grand fauteuil conçu tout exprès pour le Sultan, assez large pour supporter son gros postérieur, car les chaises percées ordinaires étaient trop petites, les artisans les ayant conçues ne pouvant imaginer qu'un postérieur de la taille de celui du Sultan existât.

« Je suis le Sultan.
Je suis le seul et unique propriétaire de cette île.
Je suis le Sultan de toute chose.
La terre, les plantes, les animaux, les mers et ce qui
s'y trouve.
Les bateaux, les navires, la pêche et les pêcheurs
m'appartiennent.
Les fleuves, les mouches, les moustiques, et même
les fourmis.
Les rochers, les côtes, le désert et les forêts m'appar-
tiennent.
Les oiseaux m'appartiennent.
Les aigles m'appartiennent.
Les milans, les pélicans et les renards sont à moi !
Je suis le seigneur éternel et définitif, celui qui dirige
et qui possède.
Même le pan de ciel au-dessus d'Unguja est à moi.
Le vent qui passe est mien lui aussi.
Les pluies, les tempêtes, le tonnerre et la foudre.
Tout cela est à moi et à moi seul.
Toutes les femmes sont à moi.
Les enfants sont à moi.
Les hommes sont à moi.

Les esclaves sont à moi.

De même que les djinns et les anges.

Je vis dans un paradis que j'ai créé de mes propres mains, ici, sur la Terre, et le paradis est à moi. »

Puis il s'écria d'une voix tellement rauque qu'on aurait dit un braiement :

— Même moi, je m'appartiens !

Soudain, le Sultan Suleiman bin Salim récemment béni de Dieu se souvint des Anglais, qui tentaient de lui prendre son Sultanat, c'est pourquoi il ajouta après une hésitation :

« Les Anglais aussi sont à moi.

Les Allemands sont à moi.

Les Français sont à moi.

Les Belges cruels sont à moi. »

Avant d'ajouter sans logique apparente :

« La mer. La terre. Le ciel. Les montagnes sont à moi. Et toi aussi, tu es à moi. »

Il prononça cette dernière phrase en pointant du doigt son serviteur, Mutii – « le soumis ».

Mutii l'esclave se tenait devant lui, prêt à satisfaire toutes ses demandes, et lorsque son maître n'avait pas de requête particulière, alors il chassait les mouches, les moustiques et autres abeilles importunes qui pénétraient soudainement dans le palais, il devait écouter ce que son maître disait et ce qu'il ne disait pas, deviner ses désirs, déchiffrer ses regards et ses gestes. Son maître était très bavard, mais il parlait très souvent pour ne rien dire, on devait aussi interpréter son silence, répondre à des besoins que lui-même ignorait, et quiconque

ne remplissait pas cette obligation tacite était puni. Mutii ne fut donc guère surpris par le cri de son maître, il s'était d'ailleurs habitué aux questions les plus saugrenues, auxquelles il répondait invariablement : « Oui, Votre Altesse bénie de Dieu. » Depuis que le Sultan Suleiman bin Salim avait fait établir par le plus grand théologien de l'île son arbre généalogique, qui remontait au roi Salomon, le maître des hommes et des djinns, il avait émis un firman royal ordonnant qu'on ne l'appelât plus autrement que « Votre Altesse bénie de Dieu », quant à sa fille il fallait la nommer « la princesse bénie de Dieu ». Latifa était fille unique, son père l'adorait et l'appelait Fatuma en souvenir de sa mère Fatuma Juma, la seule de ses quatre-vingt-dix-neuf concubines dont il avait retenu le nom. Sur l'île, les mauvaises langues, quelques égarés et autres envieux malintentionnés ajoutaient le terme « récemment », parce que la généalogie le faisant descendre du prophète Salomon était en effet récente, et que tout un chacun savait très bien que le Sultan Suleiman bin Salim avait aussi des ancêtres éthiopiens, les Abyssins ayant autrefois occupé le Yémen durant une longue période, ce qui avait donné lieu à un métissage exceptionnel, une civilisation ancienne et une belle langue encore utilisée dans les deux pays.

Le jour où le Maître avait tenu ce discours serait marqué, semble-t-il, de nombreux événements, comme l'avait deviné le serviteur entendant les paroles de son maître, encore couché dans son lit :

— Tu n'es qu'un misérable esclave, tu ne connais

pas la jouissance que procure la grandeur, le plaisir d'obtenir tout ce dont tu rêves et tout ce dont tu ne rêves pas, de posséder des armoires débordant de thalers, des trésors d'or et d'argent, des centaines d'esclaves qui sont à ton service, partout, un palais rempli de jolies femmes et de jeunes hommes, bref le plaisir de posséder tout ce qui se trouve sur terre comme au ciel, à part le Seigneur bien sûr, c'est ce plaisir que je ressens, le bonheur que je mérite, hélas toi tu ne comprends rien à tout cela.